Séverin RUBÉRIC, Exercices spirituels (1622)

Édition critique, introduite et annotée par Bernard Forthomme, Paris,
Éditions Honoré Champion, coll. « Mystica », 2015, 332 p.

Daniel Vidal

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/34205>

DOI : 10.4000/assr.34205

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 430-431

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Daniel Vidal, « Séverin RUBÉRIC, Exercices spirituels (1622) », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 180 | octobre-décembre 2017, mis en ligne le 01 décembre 2017, consulté le 22 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/assr/34205> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.34205>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2021.

© Archives de sciences sociales des religions

Séverin RUBÉRIC, Exercices spirituels (1622)

Édition critique, introduite et annotée par Bernard Forthomme, Paris, Éditions Honoré Champion, coll. « Mystica », 2015, 332 p.

Daniel Vidal

RÉFÉRENCE

Séverin RUBÉRIC, Exercices spirituels (1622), Édition critique, introduite et annotée par Bernard Forthomme, Paris, Éditions Honoré Champion, coll. « Mystica », 2015, 332 p.

- 1 Les exercices spirituels de Séverin Rubéric, « propres pour pousser une âme par voie d'abnégation et d'amour de Dieu, jusques au sommet de la perfection chrétienne et religieuse », s'inscrivent dans le droit fil de la spiritualité franciscaine, et dans la dynamique institutionnelle de la réformation catholique, en réponse à la Réforme luthérienne. Dans son « Introduction » magistrale, Bernard Forthomme présente l'ensemble de l'héritage qui conduit Rubéric, provincial de l'ordre des Recollets en Guyenne, à reprendre et reformuler les conditions pour atteindre la « perfection » – cet autre nom, nous le verrons, de l'amour pur. Rappelons que Benoît de Canfield, capucin de Rouen, que Henri Bremond qualifiait de « maître des maîtres » en matière de spiritualité, avait publié en 1608-1609 *La Règle de Perfection*, où la mystique « abstraite » du siècle des saints devait puiser les éléments essentiels de son déploiement. Si Rubéric ne fut pas explicitement revendiqué par la spiritualité du xvii^e siècle, l'analyse que propose Forthomme entend restaurer ces *Exercices* dans leur ampleur exacte, et leur moment illuminatif singulier. Il est en effet remarquable qu'ils n'obéissent pas à une ritualisation du parcours en étapes et moments différenciés en fonction du perfectionnement de la « créature ». Cela renverrait à une conception de l'exercice comme méthode, adossée à une obligation doctrinale et communautaire extérieure à l'acte. Au contraire, pour Rubéric, un exercice n'est pas l'application d'une règle déjà-là, où tout serait joué d'avance, mais un « négoce » qui met en jeu des « forces vitales »,

au sens où l'entendait le xv^e siècle. Il n'est pas, à rigoureusement parler, de « degrés » dans l'accession de la volonté personnelle à l'amour de Dieu, ou quelque approximation et stratégie d'un désir qui irait en se déployant – mais d'emblée une offerte de l'âme à cet amour plénier. Forthomme insiste précisément sur ce point, invitant avec Rubéric, à pratiquer l'exercice spirituel « dans l'instant », comme en une urgence de temps et de désir. Il n'est donc pas progression dans l'acte d'amour, mais illumination. Pour une raison qui semble décisive, dans cette mutation de l'exercice comme franchissement d'étapes, en acte aussitôt déporté vers, et dévoré par, son désir. Si le référent communautaire n'est pas omis par Rubéric, en tant qu'espace de sens où s'inscrit l'exercice spirituel, l'accent n'est mis sur la « volonté libre », que pour en dire la singularité et le caractère en vérité unique. « Acte spirituel personnel », acte d'un sujet en pleine maîtrise de son désir et de sa capacité à en réaliser l'accomplissement. Retour du sujet, si l'on peut dire en termes d'aujourd'hui, pour qui, écrit Forthomme, « la liberté de l'exercice prime l'image de l'imitation ».

- 2 Car s'il faut en venir à « l'union comme jouissance de Dieu », aussitôt se pose la question de la figure qui peut en être le signifiant majeur. Ce sera la figure de Marie-Madeleine. Et Rubéric ne cache pas l'identification de l'« âme » à cette féminité en absolu que convoque ce référent évangélique. Plus encore, et ceci est essentiel : telle féminité est ouverture à pauvreté, à ce que Forthomme appelle, dans une formule radicale, « ce qui est plus pauvre encore que la pauvreté virile du temps ». Telle femme n'est femme que d'être marqueur et agence de pauvreté. Si tout, en cette femme, est « réengendré », c'est à partir de sa blessure originelle, ses « fentes » qui sont autant de « stigmates », ses fissures. À l'évidence, Rubéric ne se paie pas de mots, et son commentateur peut identifier dans l'expérience mystique du franciscain « la dimension érotique de l'extase ». Et cette volonté est revendiquée comme « élection singulière » – dont le sujet est maître. C'est parce qu'appel est fait à la plus radicale pauvreté, qu'est possible cet « exercice d'affranchissement » dont la « force transformatrice » est telle que, toute valeur par ailleurs consumée, et toute « propriété » de l'âme, ne demeure que ce que Rubéric appelle un amour « ravissant » dont celui qui l'éprouve « ignore les voies ». On reconnaît là le paradigme fondateur du pur amour, qui n'est l'aboutissement d'un acte d'absolue désappropriation de soi, que d'être en même temps le triomphe du sujet. Ce que Forthomme résume comme tension entre « dénuement crucial », et « liberté morale autonome ». Faire appel à un sujet engagé dans l'épreuve d'amour pur, c'est poser le problème de la volonté au centre de la quête spirituelle. Rubéric dit cette volonté « libre ». Si vouloir, ici, est bien, ainsi que le propose le commentateur en langage sartrien, « introduire une contingence dans la nécessité et le hasard », alors cette volonté est la condition de la liberté. De là que l'amour s'éploie librement aux confins du monde, brisées les injonctions de la loi, et la tyrannie des aléas. « Le champ érotique [...] est partout diffusé dans le temps, l'espace, et les actes d'une existence », que seul un « parler poétique » pourrait, tout simplement, dire en son ignition. Benoît de Canfield en appelait à un « mystic parler ».
- 3 Il convient aussi de revisiter à nouveaux frais les catégories d'analyse qui semblaient aller de soi. Ainsi de la thématique de l'obéissance, qui faisait référence à quelque contrainte extérieure au sujet « exerçant », et que Rubéric rapatrie au cœur de ce sujet. Non pas comme intériorisation de quelque loi, mais comme foyer même de la subjectivité. Plus exactement, moment où la subjectivité s'éprouve au regard de l'altérité dont elle est, par définition, le seul site d'accueil pensable. Le sujet obéit à cet

autre qu'il porte en lui, et qui le constitue comme « personne ». Forthomme l'exprime excellemment : pour Rubéric, « obéir, c'est s'ouvrir à cette source qui sourd en moi, mais que je ne suis pas ». Vouloir et obéir émanent de même source, et le pur amour dont la mystique est la parole exacte, est, en mode de croyance, avènement du sujet à lui-même. Il faut pour cela entrer en franche dissidence du monde. Tout un âge s'ouvre à cette ablation radicale de soi, dont Alexandre Piny et Fénelon en fin de siècle, écriront les ultimes pages. Et S. Rubéric ne pouvait pas éluder la question de la supposition impossible, qui se glisse au cœur de toute protestation d'amour pur. François de Sales disait « aimer Dieu de tout [s]on cœur durant [s]a vie, puisque destiné à le haïr dans l'éternité ». Le pur amour, au prix de la haine éternelle, au prix de la mise en perte de soi-même, au prix de l'anathème objecté à Dieu. Forthomme dit du pur amour, chez Rubéric, « la sèche incandescence ». Comble de l'amour, qui suppose la mise à l'épreuve du désir jusqu'à sa consommation. Afin qu'il n'y ait rien qui demeure, que ce feu.